

Verdun

Mgr Ch. AIMOND
Prélat de Sa Sainteté

NOTRE-DAME DU GUET DE BAR-LE-DUC

Son Culte — Son Sanctuaire

**Souvenir du Jubilé de Son Couronnement
(Juillet 1920-Juillet 1945)**



Cette brochure est extraite de l'ouvrage du même auteur :
Notre-Dame dans le diocèse de Verdun

1827 SP



Notre-Dame du Guet (xiv^e s.)
à Bar-le-Duc

NOTRE-DAME DU GUET
ET DE LA PAIX
à Bar-le-Duc ¹

Si Verdun a mis sa confiance en Notre-Dame de la Cathédrale et en Notre-Dame de Saint-Victor, Bar-le-Duc s'est placé sous la protection de *Notre-Dame du Guet*. Jadis, comme à Verdun, sa statue vénérée montait la garde sur une des portes de la cité. Aujourd'hui, ainsi qu'à Vaucouleurs, Notre-Dame des Voûtes, la Vierge barrisienne est vénérée dans une ancienne collégiale, l'actuelle église de Saint-Etienne.

Origine de la dévotion. — L'histoire de Notre-Dame du Guet et de son culte, antérieurement au XVII^e siècle, ne s'appuie que sur des traditions assez divergentes. En l'absence d'un document authentique, on peut les résumer ainsi.

La statue actuellement vénérée, sous le nom de Notre-Dame du Guet, était placée autrefois dans une niche qui surmontait la « Porte-aux-Bois », l'une des entrées ménagées au moyen âge, dans l'enceinte fortifiée

¹ A consulter : *Notre-Dame du Guet, Protectrice de Bar-le-Duc*, broch. in-16, Bar-le-Duc (1920, par M. le chanoine HALLOT).

Ch. AIMOND, *L'Eglise Saint-Etienne, ancienne Collégiale Saint-Pierre*, Bar-le-Duc, 1911. — La question de Notre-Dame du Guet mériterait d'être reprise et étudiée à nouveau, sur les documents originaux, spécialement les registres de la Municipalité de Bar, peu accessibles en ce moment.

de la Ville-Haute de Bar. C'en était le point le plus exposé car de ce côté, le promontoire escarpé où se dresse l'acropole barrisienne, se rattache par un isthme au plateau voisin. L'accès en est donc relativement facile, surtout pour des assaillants, dissimulés dans le ravin voisin de Polval et attaquant par surprise.

C'est ce qui arriva précisément au cours d'une des nombreuses guerres qui ravagèrent le Barrois durant le moyen âge. D'après les traditions locales, une troupe ennemie, gravissant en silence la côte de Polval, pour surprendre la garnison de Bar, se présenta tout à coup devant la Porte-aux-Bois. Mais, de sa demeure aérienne, la Vierge, gardienne de la cité, alerta la garnison, en criant : « Au Guet ! Au Guet ! la ville est prise ». Alors, ajoute une autre tradition, conservée en particulier par M. de Vandières, ancien conseiller à la Cour des Comptes du Barrois, un des assaillants, ramassant un morceau de tuile, le lança à la statue, en criant : « Prends garde à toi ! ». « Aussitôt, continue M. de Vandières, la Vierge reçoit le tuileau dans sa main et le donne à l'Enfant ». Tandis qu'une autre tradition affirme que l'Enfant Jésus, « désireux d'épargner l'insulte à son auguste Mère, saisit le tesson au passage ».

Les diverses traditions s'accordent pour affirmer que le téméraire agresseur fut aussitôt frappé de mort, tandis que la garnison de la Ville-Haute, alertée par le cri de Notre-Dame, faisait une sortie et courait sus aux assaillants. Ceux-ci s'enfuirent en jetant cet aveu : « Dieu vous garde ! » Notre-Dame, en cette circonstance, aurait fait vraiment « le Guet », pour ceux qui avaient mis en elle leur confiance et leur avait assuré la victoire.

Quels que soient les détails dont des traditions tardives ont paré l'événement, il est sûr que les Barrisiens attribuèrent toujours à la Vierge de la Porte-aux-Bois le salut de leur cité, en une conjoncture aussi critique qu'une surprise armée. Au xvii^e siècle, le Conseil de Ville atteste que la statue est réputée miraculeuse « *de temps immémorial* ». Dans une requête à l'Evêque de Toul, dont il sera question plus loin, les conseillers ajoutent qu'« on a *toujours eu* (pour elle) *une grande vénération* ».

Il est vrai, que la *date* de l'événement historique, qui marqua l'origine de la dévotion à Notre-Dame du Guet reste incertaine. Deux siècles ont été proposés : le xii^e et le xv^e. D'après certains auteurs, l'attaque de la Porte-aux-Bois serait un des épisodes de la lutte soutenue entre 1112 et 1137 environ, par le comte de Bar, contre les gens de l'évêché de Verdun. On a même proposé pour le miracle de la Porte-aux-Bois la date de 1130 ; c'est précisément l'année où le comte Renaud de Bar tyrannisait les Verdunois et mutilait la cathédrale, illustrée par les prodiges de Notre-Dame de Verdun. Qui ne voit l'absurdité d'une hypothèse, qui ferait de Notre-Dame la protectrice déclarée à la fois des Verdunois contre leur tyran et de la capitale de celui-ci contre les Verdunois qui tentaient de la surprendre ? D'autre part, la statue de Notre-Dame du Guet est certainement du xiv^e siècle et non pas du xii^e. Cette seule raison suffirait à mettre hors de cause ce dernier siècle.

L'opinion la plus vraisemblable est que l'attaque de la Porte-aux-Bois et l'intervention de la Vierge appartiennent à la guerre de succession qui sévit dans le Barrois au xv^e siècle. Le Duché de Bar était revendiqué

à la fois par le jeune René I^{er} d'Anjou, héritier de son oncle, le cardinal-duc Louis de Bar et par Antoine de Vaudémont. En 1440, ce dernier vint assiéger Bar et s'en serait emparé sans l'intervention de la Vierge protectrice de la cité. Durant sa retraite forcée, l'armée d'Antoine de Vaudémont brûla Longeville-en-Barrois et d'autres villages des environs.

Nous ne citerons que pour mémoire l'opinion, qui reculerait jusqu'au xvii^e siècle la délivrance miraculeuse de Bar. Mais aucun des nombreux documents qui, à partir de 1672, se rapportent au culte de Notre-Dame du Guet et mentionnent des événements bien secondaires ne souligne un fait aussi éclatant que la récente libération de la capitale du Barrois. Tout ce que l'on peut admettre, c'est qu'à Bar, comme à Benoîte-Vaux, le xvii^e siècle vit reflourir la piété populaire à l'égard d'une Madone déjà chère aux ancêtres et dont la puissance bienfaisante s'affirmait par de multiples faveurs.

La statue miraculeuse. — L'image qui surmontait la Porte-aux-Bois dès le xv^e siècle, et qui vit en 1440 la fuite éperdue des soldats de Vaudémont, a survécu aux guerres et aux révolutions. Le pieux pèlerin la vénère dans le transept de l'ancienne Collégiale Saint-Pierre de Bar, aujourd'hui église Saint-Etienne. M. de Vandières qui la vit avant sa mutilation et ses restaurations successives la décrit ainsi : « Cette statue est grossièrement travaillée et en pierre du pays. Cependant l'expression de la figure est assez douce ; les draperies qui l'enveloppent exigeraient un peu plus de naturel ».

Faisons ici la part des préjugés d'un homme qui soumettait une œuvre du moyen âge aux règles du goût

régnant à la fin du XVIII^e siècle. La statue de Notre-Dame du Guet, par sa taille (1 m. 80), par sa facture sommaire qui simplifie les traits et les plis de la robe, l'apparente aux Vierges destinées à braver les intempéries du haut d'une porte fortifiée. L'œuvre cependant n'est pas dépourvue d'intérêt. Son déhanchement caractéristique, la forme de sa ceinture et l'allure des plis qui la drapent, indiquent bien le XIV^e siècle.

On verra plus loin, comment la statue fut décapitée et mutilée en 1794. Après son transfert en l'église Saint-Etienne (1805), elle fut, nous dit une délibération du Conseil de Fabrique (23 mars 1806) « réparée par les soins d'un sculpteur et décorée convenablement au culte de la Vierge ». Une nouvelle restauration devait avoir lieu, un demi-siècle plus tard (1855), lorsque la statue fut placée sur son autel actuel.

La Porte-aux-Bois et sa chapelle. — La porte fortifiée, que surmontait la statue de Notre-Dame, barrait la route, qui mène de la Ville-Haute de Bar aux bois du Haut-Juré, vers l'entrée de la rue du Jard actuelle¹. Après l'événement de 1440 et sans doute en relation avec lui, la piété des Barrisiens éprouva le besoin de transférer l'image de Notre-Dame du Guet dans une niche disposée sur la face interne de la porte, du côté de la ville (1495)². C'était sans doute pour mieux

¹ A noter qu'une autre porte de la ville, Place de la Couronne, dite parfois de « la Tête fendue », était elle aussi surmontée d'une statue de la Vierge, d'où son nom officiel de « Porte Notre-Dame ». Après la démolition de cette porte, la statue de la Vierge fut transférée dans la chapelle du Pont Notre-Dame.

² BELLOT-HERMENT, *Histoire de la ville de Bar-le-Duc* (p. 331). La brochure citée plus haut (p. 12) donne la date de 1445.

favoriser la piété des fidèles et aussi pour soustraire l'image vénérée soit aux intempéries, soit à de nouveaux outrages.

Jusqu'en 1670, les choses restèrent en cet état. Mais à cette date, Louis XIV ayant ordonné de démanteler la ville de Bar, la Porte-aux-Bois perdit ses tours et défenses. D'après une supplique adressée en 1674, par le Syndic de la ville à l'évêque de Toul : « la dite porte ayant été démolie par ordre de Sa Majesté quelques personnes dévotes (avaient) pris soin de conserver la dite image (de Notre-Dame) et la mettre dans *un coin d'un corps de garde*, au-dessus de la porte. Dans lequel temps, plusieurs personnes ayant fait leurs prières devant cette image, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, du soulagement dans leurs infirmités, elles en auraient ressenti *des effets miraculeux et une prompte guérison de maux incurables.* » Un tronc, placé près de la sainte Image, recevait les offrandes des fidèles.

Cependant les Barrisiens cherchaient les moyens de donner à Notre-Dame un abri plus convenable et plus accessible que l'ancien corps de garde. Un premier projet, approuvé par le Conseil de Ville en 1673-1674 prévoyait pour la « statue miraculeuse » une niche assez élevée, érigée au-dessus d'un autel en plein air et abritée seulement par un auvent. Mais bientôt tout le monde se rallia à l'idée d'une chapelle et les bourgeois demandèrent à l'Evêque de Toul l'autorisation d'en faire les frais. A l'avenir, les offrandes recueillies dans le tronc attenant à la niche de Notre-Dame serviraient sous le contrôle de deux notables, choisis par la municipalité, à la construction et à la décoration de la

nouvelle chapelle et aux frais du service divin qui s'y célébrerait.

La requête devait être transmise à Toul par le chanoine official dont l'habitation était contiguë à la Porteaux-Bois. Quoi qu'il fût témoin du culte rendu à l'image de Notre-Dame, cet official, pour une raison inconnue, refusa de transmettre la requête des municipaux à Mgr André du Saussay. Il fallut que celui-ci fût saisi de l'affaire par une voie indirecte.

L'autorisation de bâtir la nouvelle chapelle fut octroyée par le Prélat, le 8 décembre 1674. Les travaux commencèrent sans tarder et dès le 15 janvier 1675, la statue de Notre-Dame du Guet prenait possession de son nouveau sanctuaire. Celui-ci, dont les dimensions devaient être assez modestes, fut béni le vendredi 22 mars par l'official, le chanoine Sallieur, en présence du Conseil de Ville. Le lendemain, qui était un samedi, « jour dédié à la Sainte Vierge », remarque la délibération municipale, la messe fut chantée pour la première fois à la nouvelle chapelle et le chanoine official « fit une belle instruction à la satisfaction de tous ».

Une plus imposante manifestation de piété mariale eut lieu à la Pentecôte suivante¹. Répondant à l'invitation du Conseil de Ville, les diverses corporations ecclésiastiques de Bar se rendirent processionnellement à la nouvelle chapelle. Le Doyen de la Collégiale Saint-Maxe y célébra la messe « en actions de grâces et pour implorer le secours de la Sainte Vierge, Mère de Dieu ». A cette occasion, la joie populaire fit même parler la

¹ A noter que les registres municipaux fixent la fête au vendredi suivant 28 mai. (Arch. mun. de Bar, BB 20.)

poudre. En temps ordinaire, le service religieux, pour lequel des particuliers avaient offert des vases sacrés, était assuré par un chapelain désigné par la ville¹, qui nommait également pour trois ans un directeur et un contrôleur des revenus². Devant l'image de Notre-Dame des lampes brûlaient jour et nuit : sur sa tête et sur celle de l'Enfant Jésus brillaient les couronnes d'argent offertes par la noble demoiselle de Mussy. Dès 1676 (26 avril) le conseil municipal avait accepté une fondation en faveur de la chapelle de « Notre-Dame de la Paix³ ». En 1678, date du traité de Nimègue, qui marqua la fin de la longue guerre soutenue par Louis XIV contre une bonne partie de l'Europe, l'oratoire de la Porte-aux-Bois était qualifié de *Notre-Dame de la Paix*⁴. Ce vocable, associé d'ailleurs à celui de *Notre-Dame de la Porte-aux-Bois* se retrouve encore dans d'autres documents. Mais, avec le XVIII^e siècle, apparaît le titre de *Notre-Dame du Guet*, qui devait finalement prévaloir sur celui de *Notre-Dame de la Paix*.

Jusqu'à la Révolution, la piété des Barrisiens à l'égard de la Madone de la Ville-Haute se manifesta par de multiples dons à son sanctuaire, surtout par la fondation de nombreuses messes⁵. On a remarqué qu'à une époque où le jansénisme en particulier détournait

¹ Par exemple, le 5 août 1680, le Conseil de Ville fait une convention, avec Claude Masson, prêtre, pour la desserte de la chapelle de « Notre-Dame de la Porte-aux-Bois ». Arch. mun., BB 22.

² *Ibid.*, BB 32.

³ *Ibid.*, BB 21.

⁴ BELLOT-HERMENT, *op. cit.*, p. 333. — MAILLET, dans ses *Mémoires alphabétiques du Barrois* (1749), p. 48, ne lui donne pas d'autre titre, de même les Registres municipaux (BB 21, 22).

⁵ En particulier, une messe de 11 h. 30, pour tous les dimanches et fêtes d'obligation.

de la communion fréquente, de nombreuses hosties étaient distribuées aux messes qui se célébraient à l'oratoire de la Porte-aux-Bois.

Marie y récompensait la confiance des pèlerins par des faveurs qui prolongeaient celles qu'elle avait multipliées au xv^e siècle, de son trône de la Porte-aux-Bois, « où, écrit M. de Maillet, elle avait opéré beaucoup de miracles ». Ces bienfaits ne devaient pas désarmer la fureur inconclaste des révolutionnaires.

L'épreuve révolutionnaire et la restauration du culte. — A la différence des autres édifices religieux de la ville, qui étaient biens d'église, l'oratoire de la Porte-aux-Bois, qui appartenait à la ville, échappa jusqu'en 1794 aux profanations et aux destructions. Peu s'en fallut même qu'il atteignît sans dommage aucun la période d'accalmie relative qui suivit le 9 thermidor 1794. En effet, c'est ce jour-là même (27 juillet) qui voyait à Paris la chute de Robespierre et la fin de la Terreur, que fut consommé contre Notre-Dame du Guet un attentat sacrilège. Ayant à procéder à l'inventaire de la chapelle de la Porte-aux-Bois, les deux commissaires municipaux, Lepaige et Badelle, s'étaient adjoint des aides, chargés de « briser les objets de fanatisme inutile ».

Aidés de cordes, nous disent les récits de l'époque, les profanateurs arrachèrent à son piédestal la lourde statue de la Vierge qui tomba sur le pavé la face contre terre. Le choc sépara la tête du tronc et brisa le bras gauche de la statue, ainsi que la main de l'Enfant Jésus, qui tenait le tuileau.

Un pieux chrétien, Jean Birglin, recueillit la tête de la Vierge et la transporta dans sa maison où il la plaça sur un autel improvisé. Tous les dimanches, de pieux fidèles s'assemblaient devant cette relique du passé, pour chanter ou réciter les litanies de Notre-Dame. Ce culte clandestin, qui manifestait la fidèle dévotion des Barrisiens à leur Protectrice séculaire, annonçait et préparait des jours meilleurs.

En 1805, achevaient de disparaître les derniers vestiges de la Porte-aux-Bois et de son oratoire. Le curé de Saint-Etienne, Claude Rollet, confesseur de la Foi sur les pontons de Rochefort, qui avait connu la période pré-révolutionnaire à Bar, fit rassembler les débris épars de l'image de Notre-Dame du Guet et de l'Enfant Jésus. Restaurée, comme on l'a vu, par un sculpteur, la sainte Image trouva un asile définitif dans l'ancienne Collégiale Saint-Pierre. A partir de 1805-1806, elle y fut honorée dans le transept, là où se trouvait jadis l'autel du Saint-Sacrement.

L'autel lui-même fut remplacé, en 1854, par celui qu'on voit aujourd'hui, grâce à la générosité des fidèles. En même temps, une souscription permit d'y fonder une messe basse, pour chaque samedi de l'année. En 1857, Mgr Rossat fixa la fête annuelle de Notre-Dame du Guet au 21 novembre, avec permission de la transférer au dimanche suivant, ce qui a été toujours observé depuis. A l'office, on devait chanter les litanies de la Sainte Vierge avec l'invocation trois fois répétée — elle est d'ailleurs gravée sur l'autel — *Regina Pacis, ora pro nobis*. (« Reine de la Paix, priez pour nous »).

Les dramatiques événements de septembre 1914 devaient manifester la protection de Notre-Dame du

Guet sur toute la région. Un suprême bienfait allait s'ajouter à ceux que rappellent les nombreux ex-voto qui ornent son sanctuaire.

La Guerre de 1914-1918. — Le dernier dimanche d'août 1914, alors que la ville angoissée redoutait l'invasion ennemie et voyait passer de nombreux réfugiés, eut lieu, sous la présidence de Son Excellence Mgr Ginisty, le premier office solennel en l'honneur de Notre-Dame du Guet. Le dimanche suivant, 6 septembre, la bataille faisait rage aux portes de Bar-le-Duc. La situation était fort critique, si l'on songe que la troisième armée française avait l'ordre de se replier sur Joinville, en abandonnant la ligne de l'Ornain.

Aussi, en cette soirée du 6 septembre, les Barrisiens, qui n'avaient pas quitté leur ville, montèrent-t-ils si nombreux à l'église Saint-Etienne, que la foule, par les portes grandes ouvertes, reflua jusqu'au parvis. Mgr Ginisty, qui présidait encore la cérémonie, exalta la confiance de son immense auditoire en la protection du Ciel. Comme l'a écrit le zélé organisateur de la cérémonie : « il remit la ville de Bar aux mains de sa céleste Protectrice. Le 6 septembre fut la journée du vœu ».

En fait, l'offensive ennemie fut arrêtée à quelques kilomètres de là. Bar était sauvé. Un an plus tard (12 septembre 1915), l'anniversaire de la victoire de la Marne fut solennisé par une messe avec assistance pontificale, un cortège à travers la Ville-Haute et un office sur l'esplanade du château.

Durant toute la guerre de 1914-1918, en dépit des

évacuations et des dangers de la circulation, une assistance nombreuse ne cessa, chaque dimanche, de se presser à l'office solennel de Notre-Dame du Guet. Les louanges de la Sainte Vierge y étaient chantées, avec un entrain et une émotion touchantes par la foule, où les émigrés se joignaient aux vieux Barrisiens. L'antique collégiale Saint-Pierre revivait les plus belles heures de son histoire séculaire.

Les fêtes du Couronnement (4 juillet 1920). — Dès le lendemain de la guerre Mgr Ginisty, évêque de Verdun, avait sollicité pour l'insigne Protectrice de la Cité ducale la faveur d'un couronnement solennel. Elle lui fut accordée par le vénérable Chapitre de la Basilique Vaticane, le 15 juin 1919.

Aussitôt fidèles de Bar et émigrés offrirent des bijoux et de l'or pour la confection des deux couronnes, celle de la Vierge et celle de l'Enfant Jésus. Les fêtes du Couronnement eurent lieu le 4 juillet 1920. Elles avaient été précédées, dans les quatre paroisses de Bar, par un triduum de prières. Sous la présidence de Son Eminence le Cardinal Dubois, archevêque de Rouen, et ancien évêque de Verdun, une messe pontificale fut chantée par Mgr Ginisty, sur l'esplanade du château, en présence de l'Eminentissime Cardinal et de Nosseigneurs les Evêques de Saint-Dié, Châlons, Langres, Metz, Nancy et de l'Auxiliaire de Reims. Le cardinal Dubois célébra, dans une allocution, les louanges de Notre-Dame du Guet, puis bénit les couronnes. Ensuite un somptueux cortège se forma qui se rendit à travers les rues de la Ville-Haute amplement décorées, jusqu'à l'église Saint-Etienne.

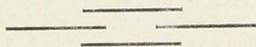
Au-dessus du grand portail, on lisait cette inscription, inspirée d'une ancienne hymne de Saint-Maxe, patron de la cité ducale :

*Veni, coronaberis, Immaculata,
Superæ Patrona Urbis et Imæ,
Plebi da pacem supplici, o Maria !*

C'est-à-dire : « Venez, ô Immaculée, recevoir votre couronne, patronne de la Ville-Haute et de la Ville-Basse, obtenez la paix au peuple qui vous implore, ô Marie ! »

Arrivés devant l'autel de Notre-Dame du Guet, le cardinal Dubois et Mgr Ginisty élevèrent d'un même geste les deux précieuses couronnes vers la Mère et l'Enfant, qu'ils couronnèrent. Puis un *Te Deum* triomphal retentit.

L'après-midi, à travers les rues de Bar, pavoisées et décorées, le cortège des fidèles, du clergé et des prélats se déroula jusqu'au porche de l'église Notre-Dame. Là prit fin la cérémonie, par une allocution de Mgr Ginisty, suivie de la bénédiction du Très Saint Sacrement.



GUIDE DU PÈLERIN DE NOTRE-DAME DU GUET

dans son sanctuaire historique

L'Eglise St-Etienne, ancienne Collégiale St-Pierre

Un peu d'Histoire. En 1315, le comte Edouard I^{er} de Bar avait autorisé la fondation, en « la Halle » de Bar d'un Chapitre de seize chanoines, sous le triple vocable de Notre-Dame, des apôtres saint Pierre et saint Paul et du martyr saint Etienne. Les chanoines firent d'abord leurs offices dans une modeste chapelle dédiée à saint Pierre, qu'ils entreprirent bientôt d'agrandir ou plutôt de rebâtir. Une première église, péniblement élevée de 1320 à 1420, fut presque entièrement ruinée par la guerre de Cent ans. Quelques vestiges en subsistent dans l'église actuelle. Celle-ci fut réédifiée, à partir de 1445 environ, en commençant par la nef et les collatéraux (voûtés seulement en 1484). Le transept et l'abside s'y ajoutèrent vers 1470. Les deux dernières travées de la nef vers l'Ouest et le joli portail avec la façade furent seulement élevés, à partir de 1513. Enfin le clocher actuel, remplaçant les deux tours primitivement prévues, couronna assez méquinement la façade, en 1630. Pour terminer l'église, il avait fallu trois siècles d'efforts et les générosités réunies des nobles familles de la Ville-Haute, des doyens et dignitaires du Chapitre de Saint-Pierre, enfin des ducs et duchesses de Bar, dont on voit les armoiries aux clefs de voûte, comme on les lisait jadis au portail.

En 1589, l'édifice avait subi de graves dommages, lors du siège du château de Bar par les troupes d'Henri IV. Mais, deux siècles plus tard, la Révolution devait lui être bien plus funeste. En 1782, la Collégiale avait vu son importance grandir, par la réunion à son Chapitre de celui de la Collégiale Saint-Maxe du Château, apportant avec lui le trésor de ses reliques ainsi que certaines œuvres d'art comme le fameux « Squelette ». Le roi Louis XVI lui octroyait alors le titre pompeux de « Noble, Royale Collégiale, Sainte Chapelle Principale Eglise et Paroisse du Roy ». Mais à la fin de 1790 (31 déc.), la Révolution supprimait le noble Chapitre qui cessait ses offices. En 1791 (mai) l'antique collégiale Saint-Pierre devint ce qu'elle est restée depuis, simple église paroissiale pour la Ville-Haute, sous le titre de Saint-Etienne. Spoliée dans ses biens en 1792 et déjà mutilée, elle fut sauvagement dévastée en 1793 (30 nov.) par des Volontaires parisiens en garnison à Bar qui brisèrent ses statues et son mobilier artistique. Après avoir servi deux ans (1793-1795)

à des usages profanes (club, prison, etc...) l'antique édifice rouvrit provisoirement ses portes aux réunions religieuses (3 avril 1795). Mais ce fut le vénérable Claude Rolet, ancien chanoine de Saint-Pierre, devenu curé de la paroisse (1803), qui fut le véritable rénovateur du culte et le restaurateur de l'église, alors très endommagée. Il y installa (1806) Notre-Dame du Guet. La restauration de l'édifice s'est poursuivie jusqu'en 1886, date de son classement comme monument historique.

* * *

Brève description. Dans l'ensemble, la Collégiale est un édifice assez important (dans œuvre : long. 43 m. 20, larg. 20 m.) de style gothique flamboyant, avec quelques détails Renaissance.

Façade Ouest. Son style élégant et riche s'harmonise avec celui des vieux logis de la place Saint-Pierre. Le portail à gable surélevé, s'encadre d'une riche voussure. Mais son tympan n'est plus ajouré et il a perdu, avec son trumeau central, les douze statues (dont celle du roi Saint-Louis) qui décoraient les pieds-droits et la base des contreforts. Certains détails décoratifs évoquent la Renaissance. Au-dessus, rosace flamboyante entre deux baies, surmontées d'une élégante balustrade. La tour, à dôme et à lanternon quadrangulaires, ne date que du xvii^e siècle (1630).

Nef et Collatéraux. Leur égale hauteur (12 m. sous clef) donne à l'intérieur, en dépit de l'étroitesse du collatéral Nord, un aspect dégagé et lumineux. En tout, cinq travées. Les deux, proches du portail, datent de la même époque (vers 1520) et sont séparées par deux fortes piles destinées à supporter les tours de la façade. Deux petits portails latéraux (celui du Sud le plus orné) y donnent accès.

Quant aux deux travées voisines du transept, avec leurs piles cantonnées de colonnettes, commencées dès le xiv^e siècle, elles ont été remaniées au xv^e siècle, qui voûta l'ensemble.

Transept. Le croisillon Nord (Notre-Dame du Guet) est moins profond que celui du Sud (saint Urbain). Sous tout le transept règnent de vastes caveaux, dont celui voisin du Squelette a servi tour à tour de tombeau et de calorifère.

Abside. Très simple, elle est éclairée par sept fenêtres flamboyantes (vitraux médiocres). A gauche, arcade surbaissée donnant dans l'ancienne chapelle Sainte-Marguerite ; à droite, crèche mutilée, avec entrée de la sacristie.

Chapelles. Elles ont été bâties successivement dans l'ancien cimetière, au flanc sud de l'édifice. Il en reste trois : la chapelle *Sainte-Anne* (jadis de la Sainte-Trinité, vers 1506) dont l'entrée s'encadre dans un gable fleuroné ; la chapelle de la *Congrégation* (jadis de Notre-Dame de Pitié, 1524), fondée par le Sénéchal comte

de Stainville (plus tard Choiseul). Élégante clôture mi-gothique, mi-Renaissance, voûtes compliquées de liernes et de tiercerons ; enfeux destinés aux tombeaux (les gisants détruits en 1793) ; chapelle des *Fonts* (sous la tribune) fondée vers la même époque par la famille Baudinai (armoiries mutilées). Entrée de style Renaissance.

* * *

Une Eglise-Musée. La plupart des œuvres d'art signalées ci-dessous sont classées comme *Monuments historiques*.

Nef. Face à la chaire : *Calvaire* comprenant le Christ et les deux larrons, en bois sculpté, par Ligier Richier (xvi^e siècle), placés jadis au-dessus de l'entrée de l'ancien jubé.

Derrière la chaire : Collatéral Nord : *Mise au tombeau*, fresque (xvii^e siècle) et restes de peintures de l'ancienne chapelle de la Résurrection.

Transept. *Bras Nord.* Statue de *Notre-Dame du Guet* (xiv^e siècle). En face : petit tableau du *Christ en Croix* (xvii^e siècle) au-dessus d'un paysage figurant l'ancien château de Bar.

Bras Sud. *Squelette*, œuvre célèbre de Ligier-Richier, érigée jadis en la Collégiale Saint-Maxe, au-dessus de la sépulture du cœur de René de Chalon, prince d'Orange, tué au siège de Saint-Dizier (1544). Tout autour, décor macabre (xix^e siècle). Au-dessous, dalle en marbre noir abritant les restes des anciens souverains du Barrois. En face, vitrail moderne (Procession de Saint-Maxe).

Abside. *Côté Nord.* Dans la chapelle Sainte-Marguerite, *monument funéraire* du doyen François Brûlé († 1513). On y voit saint François d'Assise entre saint Pierre et saint Maxe, patrons des deux collégiales barrisiennes.

Côté Sud. Dans la sacristie : assez bon *tableau* : Jacob retrouvant Joseph en Egypte. Base d'un *reliquaire* en cuivre doré (xv^e siècle).

Collatéral Sud. Grand *saint Christophe* (fin xvi^e siècle).

Chapelle de la Congrégation. Sculptures et statues d'époques diverses. Châsse (moderne) de saint Maxe, patron de Bar.

Chapelle des Fonts. Vanteaux en ferronnerie d'art. Ancien socle (début xviii^e siècle) du Calvaire de la nef, utilisé comme fonts de baptême. Deux sculptures en demi-relief, bois : la Vierge et saint Jean. Fragments d'anciens vitraux.

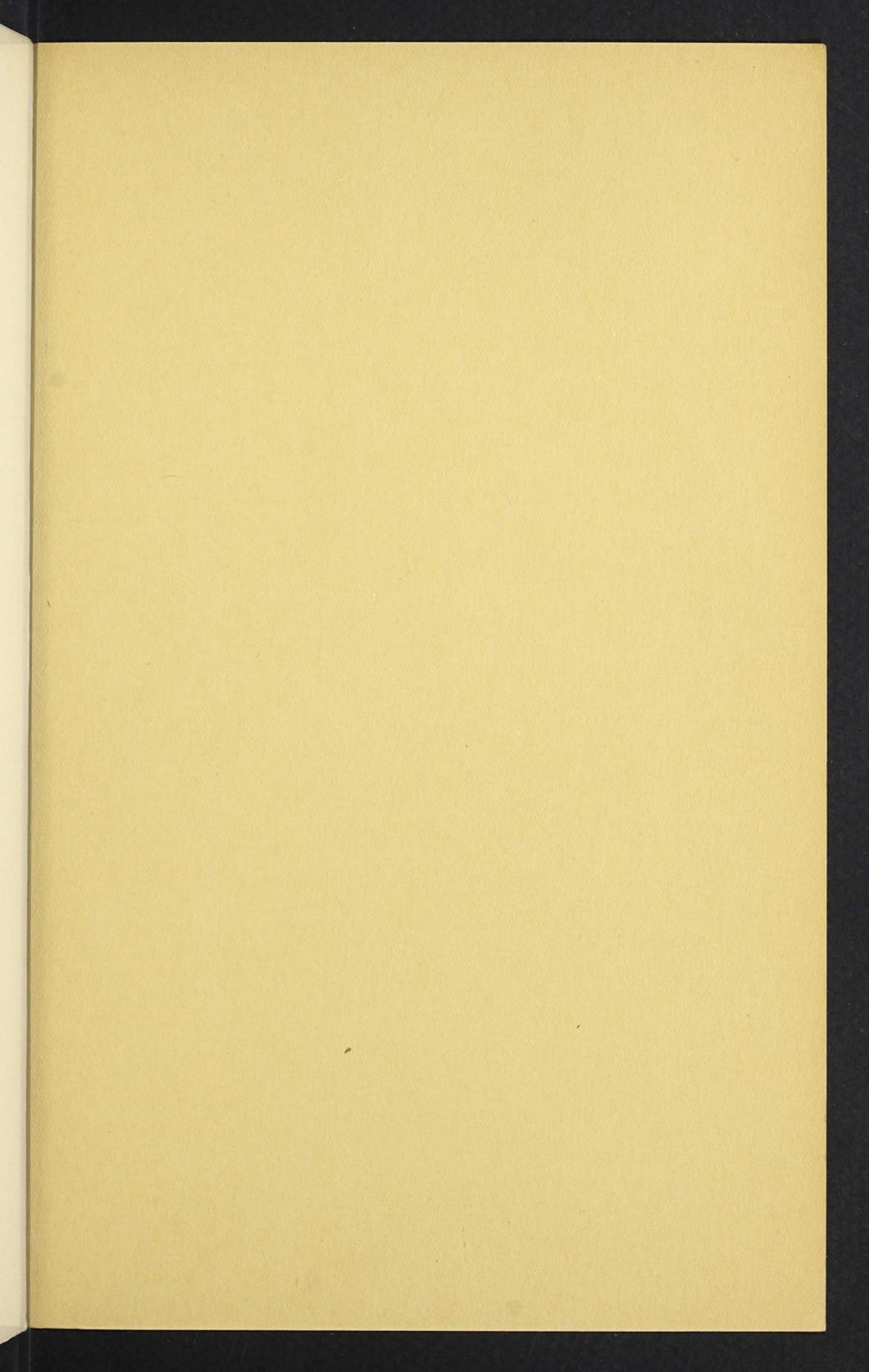
L'orgue a été refait en 1823.

Nota. — Le *Musée* de la Place Saint-Pierre a recueilli diverses sculptures provenant de la collégiale, entre autres six statuettes d'apôtres (marbre blanc). Il conserve aussi un moulage du *Squelette*.

Permis d'imprimer

Verdun, 3 juin 1945.

† M.-P.-Georges PETIT, *Coadjuteur*.



— BAR-LE-DUC —
Imprimerie Saint-Paul
——— 1945 ———